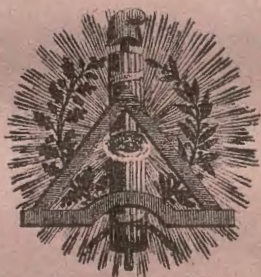


(34)

# POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

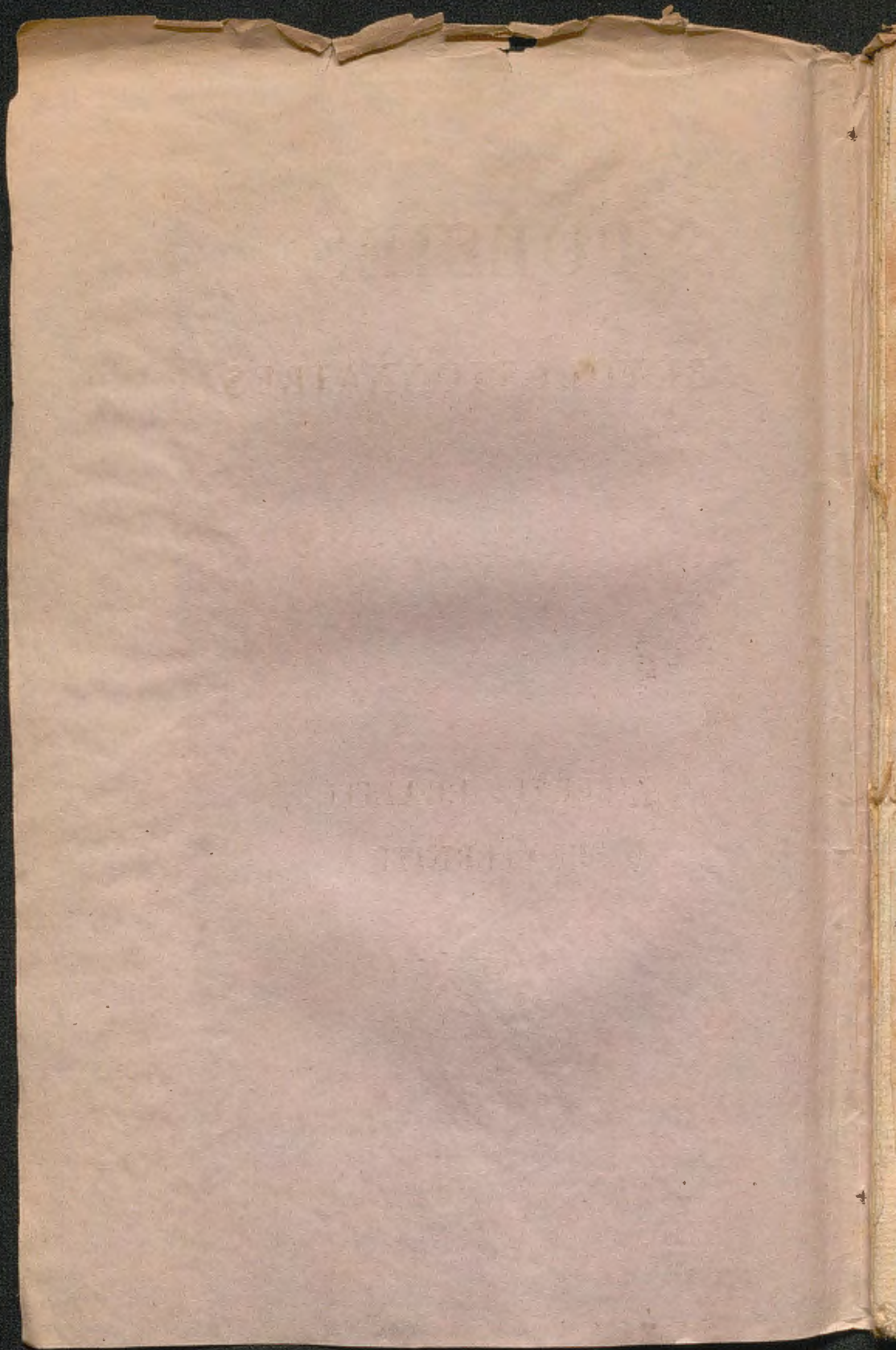


LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

OU





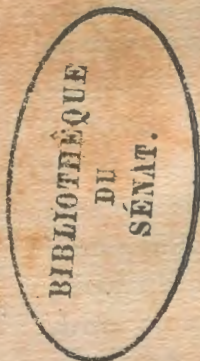


*(cote 34)*

# HOMMAGE

A LA PAIX.

Par THÉODORE DESORGUES.



Reprenons , reprenons le tambourin joyeux ;  
Que le doux flageolet anime encor nos danses ;  
Mettons un terme à nos vengeances ,  
Et n'éternisons que les jeux.

*Chant de paix.*

---

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

---

AN IX.



100. 100

100. 100

100. 100

100. 100



100. 100



---

## AVERTISSEMENT.

---

L'HEURE de la Paix est enfin sonnée ; c'est à la Philosophie qu'il appartient d'affermir son Empire ; ce sont ses institutions bien-faisantes qui ranimeront la France fatiguée de la lutte opiniâtre du crime et de la vertu ; qui agrandiront encore ses domaines, et élèveront ses destinées à la hauteur de sa pensée. Les récompenses honorables accordées dans ses fêtes, à la vertu, au travail, au génie créateur, à l'amour, à l'amitié, et à tous les sentimens généreux qui émanent d'un cœur libre, enfanteront un peuple de héros que l'athéisme et la superstition voudront éteindre dans son germe. Ces institutions feront le charme de notre vie, et verseront des fleurs sur notre tombe.

En déplorant les maux de l'anarchie, il est bien consolant pour moi de leur opposer le tableau rapide et brillant de nos succès, et d'offrir dans ces trois dithyrambes, un nouvel hommage à la Philosophie, qui a donné des ailes à la Victoire. La petite Comédie qui les accompagne, m'a été inspi-



rée dans mes plus douces illusions. C'est en dépouillant deux cultes rivaux du prestige de la superstition , qu'on peut les raffermir sur la base de la vérité et de la bienfaisance ; leur rivalité ne sera plus désormais dangereuse à l'univers.

Si le style badin de cette pièce alarmait des lecteurs trop austères, qu'ils se rappellent ces atellanes qui délassaient le peuple le plus grave de la terre , et de ses travaux et de ses victoires.

Les Français , comme les Romains, doivent , dans leurs fêtes solennelles , repaître leurs yeux et leurs oreilles du double triomphe de la valeur et de la raison.



---

O D E

SUR LA CONSTRUCTION

D'UN NOUVEAU TSE-TANG.

---

Quoi ? ce respect inviolable  
Qui des morts consacre le deuil,  
Hommage antique , inaltérable,  
N'anime plus leur froid cercueil !  
Et Némésis sur nos rivages  
A pu , des héros et des sages  
Insultant les vieux ossemens ,  
Fouler leurs tombes profanées ,  
Et leurs cendres abandonnées  
Aux outrages des élémens !

Trop long-tems l'avidé licence  
S'armant de glaives , de flambeaux ,  
Usurpa le profond silence  
Des plus vénérables tombeaux ;  
Trop long-tems sa main sacrilège  
Souillant leur juste privilège ,  
Ravit leurs plus secrets trésors ,  
Et crut voiler de sa furie  
La divine philosophie ,  
Qui protège le seuil des morts.



AVEC les tombes dispersées  
 Des Catinat et des Sulli ,  
 Nos grandes , nos vastes pensées ,  
 Comme eux languiraient dans l'oubli ?  
 Ainsi que leurs nobles images ,  
 Qui réclamaient tous nos hommages ,  
 Et que redemanda leur voix ,  
 Nos yeux , au sein de nos murailles ,  
 Sans pompes et sans funérailles ,  
 Pleureraient les arts et les lois ?

En quoi ! ce sentiment sublime ,  
 Qui par tout nous rendit vainqueurs ,  
 Avec le courage et l'estime ,  
 Serait-il éteint dans nos cœurs ?  
 Et cette France mutilée ,  
 Ainsi qu'un pompeux mausolée  
 Qu'habitent la mort et l'effroi ,  
 Ne pourrait , dans sa sombre enceinte ,  
 Renfermer que la pâle crainte  
 Avec l'ombre du peuple roi ?

SANS cette juste idolâtrie ,  
 Qui joint les morts et les vivans ,  
 Pour nous il n'est plus de patrie ,  
 Il n'est plus d'heureux sentimens ,  
 Avec ces souvenirs antiques  
 Tombent ces liens domestiques  
 Qui resserrent l'humanité ;  
 Il n'est plus de fils , plus de père ,  
 La sœur ne trouve plus de frère ,  
 Tout meurt dans la société .



De l'égalité consolante  
 Pourquoi défigurer les traits ?  
 Pourquoi de sa voix si touchante  
 Etouffer les heureux bienfaits ?  
 Ses lois sont-elles violées  
 Par ces éloquens mausolées,  
 Qui de l'homme écrasent l'orgueil,  
 Et rappellent à la mémoire  
 Que tous les sentiers de la gloire  
 N'aboutissent qu'au vain cercueil ?

DANS ces funérailles nouvelles,  
 Qui souillent la ville des arts,  
 Quelles leçons plus solennelles  
 Peuvent offrir à nos regards  
 Ces morts livrés par leur patrie  
 A l'opprobre de la voirie,  
 Ainsi que de vils malfaiteurs ;  
 Eux qui méritent nos hommages,  
 Et que la justice des âges  
 Couvrira d'immortels honneurs.

DANS son aurore l'innocence  
 N'obtient pas un tribut nouveau ?  
 Quoi ! l'aimable et naïve enfance  
 Sans regret descend au tombeau !  
 Combien pèse cette poussière  
 Dans cette étroite et courte bière,  
 Que porte un vieillard dans sa main !  
 Ah ! par nos soupirs, par nos larmes,  
 Par ces lis rappelant ses charmes,  
 De l'homme honorons le matin.



Au lieu des barrières funèbres  
 Qui ferment le champ de la mort,  
 Et de ces mystiques ténèbres,  
 Effrayans messagers du sort,  
 Allégeons nos pertes fatales  
 Par de verts et rians dédales,  
 Où vienne gémir la pitié :  
 Que les arts y sèment leurs veilles,  
 Et par d'attachantes merveilles,  
 Charment le deuil de l'amitié.

Au sein de la belle nature  
 Sous des ombrages odorans,  
 Non loin d'un ruisseau qui murmure,  
 Invoquons les manes errans.  
 Appaisons-les par nos offrandes ;  
 Que les grâces de leurs guirlandes  
 Entourent leur marbre jaloux ;  
 Que l'amanté en pleurs y repose,  
 Et recueille dans une rose  
 L'ame fidelle d'un époux.

Là , que les Muses attendries ,  
 De la mort réclamant les droits ,  
 Aux douloureuses rêveries  
 Mêlent le charme de leur voix.  
 Que l'hymne , autour du mausolée ,  
 D'une famille désolée  
 Exprime les sombres douleurs ;  
 Et par l'image d'une vie  
 Que souilla l'implacable envie ,  
 Amollisse et forme nos cœurs.



Si l'injustice de la France ,  
 Dans ses hommages solennels ,  
 Retarde sa reconnaissance  
 Pour ses bienfaiteurs immortels ;  
 Qui peut à leur manes célèbres  
 Refuser ces honneurs funèbres  
 Qu'on offre à la simple vertu ?  
 Et qui , prolongeant leur carrière ,  
 Énergueïllissent leur poussière  
 Du triomphe d'avoir vécu :

Quel mortel , en quittant la vie ,  
 Peut renoncer à l'avenir ,  
 Et n'attend pas de sa patrie  
 Le doux tribut d'un souvenir ?  
 Ah ! du sein de la sépulture ,  
 La voix même de la nature  
 Se fait entendre au fond du cœur ;  
 Et nos cendres inanimées ,  
 Des feux qui les ont consumées  
 Retiennent encor la chaleur.

Oui , cet instinct irrésistible  
 Qui , garant de l'éternité ,  
 Elance un cœur noble et sensible  
 Vers l'auguste immortalité ,  
 Par un pouvoir juste et suprême  
 Nous pousse à la mort elle-même ;  
 Ce maître effrayant des humains ,  
 Qui pour mieux nous instruire encore ,  
 Dans la tombe qui les dévore  
 Nous plonge , vivans , de ses mains.



MALHEUR à ces peuples sauvages  
 Dont les yeux avarés de pleurs ,  
 Jamais sur de chères images  
 Ne reposèrent leurs douleurs ;  
 Qui jamais , dans leur vain délire ,  
 N'ont redemandé sur la lyre  
 Une mère , une épouse , un fils ,  
 Et qui méconnaissent l'enceinte  
 Où leurs corps , sans deuil et sans plainte ,  
 Sont pour toujours ensevelis.

Que le Guèbre aveugle en son zèle ,  
 Sur la foi de ses vains détours ,  
 Livre sa dépouille mortelle  
 Au bec affamé des vautours ;  
 De la terre fertilisée  
 Par Cérès et par Confutzée ,  
 Observons les rits solennels ;  
 Comme elle , dans nos jours funèbres ,  
 De la mort charmons les ténèbres  
 Par des usages fraternels.

Des plus doux objets de sa vie ,  
 Là le mort entouré son deuil ;  
 Son carquois , sa lyre chérie  
 Accompagnent son bean cercueil.  
 De l'amitié touchant modèle ,  
 Son chien et son coursier fidèle  
 Suivent même ses fils en pleurs ;  
 Et dans la plainte des trompettes ,  
 Avec l'ambre des cassolettes  
 S'exhale un parfum de douleurs.



Sur la tombe invoquant l'automne,  
 Voyez-les, la coupe à la main,  
 Des trésors récents de Pomone  
 Orner leur funèbre festin ;  
 Et, dans la salle de leurs pères,  
 Par des tributs anniversaires  
 Les honorer comme vivans ;  
 Et, pleins de leur âme chérie,  
 Les rendre encore à la patrie  
 Par leurs vertus et leurs talens.

Rivaux d'un peuple sage et juste,  
 De tout nos monumens épars,  
 Créons un Tse-Tang plus angusté ;  
 Temple des vertus et des arts :  
 Là, que des enfans d'Uranie,  
 De Bellone et de Polymnie,  
 Le marbre nous offre les noms ;  
 Et que leurs cendres exilées,  
 Reconquérant ces mausolées,  
 Les parent d'antiques leçons.

Ici qu'un naissant Démosthène  
 Médite au tombeau de Thomas ;  
 Là, sur le marbre de Turenne,  
 Aiguillons le fer des combats ;  
 Ici que j'invoque les Corneille,  
 Ici que Thémis se réveille  
 Sur la tombe de Daguesseau ;  
 Et plus loin puisse en paix le sage,  
 Réunir par un triple hommage,  
 Montesquieu, Voltaire et Rousseau.



O vous mes conducteurs sublimes,  
 Que l'immortelle vérité,  
 De vos dévouemens magnanimes  
 Instruise la postérité,  
 Qu'elle anime vos cénotaphes  
 Par de fidelles épitaphes,  
 Dépôt de vos faits éclatans,  
 Et foule aux pieds de vos statues,  
 La mort et l'envie abattues  
 Sous l'implacable faux du tems.

QUE ne peut la file imposante  
 De ces cippes, de ces tombeaux,  
 Et cette famille inspirante  
 De poètes et de héros !  
 Que la vaste et sombre éloquence  
 De ce majestueux silence  
 Nourrit de penses solennels !  
 Et combien une ame robuste,  
 Dans ce recueillement anguste  
 Conçoit de projets immortels !

Si la France, après tant d'orages,  
 Qui troublèrent sa liberté,  
 Veuve de guerriers et de sages  
 Accuse sa stérilité,  
 Grands-hommes ouvrez-nous ce temple,  
 Multipliez par votre exemple  
 Les vertus d'Astrée et de Mars,  
 Et s'entourant de votre gloire,  
 Les lois, les arts et la victoire  
 Viendront ranimer nos remparts.



---

C H A N T  
D E S  
F U N É R A I L L E S.

---

I l n'est plus... qu'un ami dépose  
Ses pleurs au tombeau d'un ami.  
Il n'est plus... qu'en paix il repose  
Sous ce frais bocage endormi.  
Ses yeux ne verront plus éclore  
Le soleil et les dons de Flore !...  
Insensible à notre pitié !...  
Il ne goûtera plus les charmes,  
Le sourire et les douces larmes,  
De l'amour et de l'amitié.

C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche,  
L'image de ses jours, ces fleurs;  
Que son nom présent à la bouche,  
Revive à jamais dans nos cœurs.



DÉFIGURÉ , pâle , immobile ,  
 Le voilà sans gloire étendu !  
 Ainsi que ce germe fertile ,  
 A la terre qu'il soit rendu.  
 Comme lui , parant la nature  
 De fleurs , de fruits et de verdure ,  
 Qu'il renaisse dans sa beauté ;  
 Et loin des vents et de l'orage ,  
 Qu'il protège de son ombrage  
 Sa nombreuse postérité.

## C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche ,  
 L'image de ses jours , ces fleurs ;  
 Que son nom présent à la bouche ,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.

D'une louange mercenaire  
 Dédaignons la frivolité ,  
 Et sur ce marbre funéraire  
 Faisons asseoir la vérité.  
 Quelle lyre mélodieuse ,  
 A la cendre silencieuse  
 Inspirerait son doux transport ?  
 Et quelle voix tendre et chérie ,  
 Charmerait par la flatterie  
 La froide oreille de la mort ?

## C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche ,  
 L'image de ses jours , ces fleurs ;  
 Que son nom présent à la bouche ,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.



RECÉLANT une ame divine,  
 Qu'il dégrada par ses excès,  
 L'homme de sa double origine  
 Révèle en mourant les secrets.  
 Sa vie à nos yeux dévoilée;  
 Anime encor son mausolée,  
 Et respire sur ces tableaux,  
 Plus éloquens que les Orphées,  
 Et ces urnes et ces trophées  
 Qui parent l'horreur des tombeaux.

## CHŒUR.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Que son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.

VOILA le tableau de ses vices,  
 Source de larmes, de regrets,  
 N'imitons pas ses injustices,  
 Et négalons que ses bienfaits:  
 Que de force! que de faiblesse!  
 D'abaissement et de noblesse!  
 Quel mélange informe et confus!  
 Et combien dans son vaste abyme,  
 Le cœur, labyrinthe sublime,  
 Couvre d'erreurs et de vertus!

## CHŒUR.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Que son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.



Si l'amour, l'orgueil, la richesse,  
 Et si l'aveugle ambition  
 Ont trop enivré sa jeunesse  
 De leur coupable illusion,  
 Il fut homme.... Oublions ses vices....  
 Du sort déplorant les caprices,  
 Voilons d'un crêpe ce tableau,  
 Et retournant à la poussière,  
 Comme son argile grossière,  
 Qu'il la suive au sein du tombeau.

## C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Què son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.

MAIS, tel que l'essence immortelle,  
 Germe fécond de ses vertus,  
 Ce tableau, leur garant fidèle,  
 Comme son nom ne mourra plus.  
 Chéri, consulté d'âge en âge,  
 D'un peuple indépendant et sage  
 Qu'il forme encore la raison,  
 Et comme une image vivante,  
 A sa famille florissante  
 Qu'il serve à jamais de leçon!

## C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Que son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.



Sur ce monument de sa vie,  
 Apprenez à chérir les lois,  
 A braver la haine et l'envie,  
 A défendre vos justes droits,  
 A secourir dans l'indigence,  
 Et l'orphelin, et l'innocence  
 Qui vient nous confier ses pleurs;  
 A ravir les vertus aux crimes,  
 Et de généreuses victimes  
 A leurs barbares oppresseurs.

## C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Que son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.

Vous, qui de pompeuses chimères  
 Flattez le néant de vos jours,  
 Mesurez vos vœux téméraires  
 A vos destins, hélas ! si courts.  
 Sur la tombe avide où s'empresse  
 L'amour, la grandeur, la richesse,  
 Que l'orgueil gémissé abattu;  
 Et sur la pierre inexorable  
 Lise : Ici bas rien n'est durable,  
 Hors le génie et la vertu.

## C H Œ U R.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Que son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.



Tu, par qui l'univers respire,  
 Arbitre et père des humains,  
 Vers notre ami, de ton empire  
 Étends tes bienfaisantes mains;  
 Tu finis sa triste carrière;  
 Sois sensible à notre prière,  
 Accueille-le dans ta bonté;  
 Et lorsque nous venons répandre  
 Un peu de terre sur sa cendre;  
 Couvre-le d'immortalité.

CHŒUR.

Semons sur sa funèbre couche,  
 L'image de ses jours, ces fleurs;  
 Que son nom présent à la bouche,  
 Revive à jamais dans nos cœurs.



## H E L V E T I E N N E.

MONT, sommèt du Jura, boulevard helvétique,  
 Où le fils d'Amilcar éleva de sa main  
 Son Dieu tonnante formé d'un marbre volcanique,  
     Vainqueur du Jupiter romain ;  
     Fontaine à jamais révéree,  
 Au dieu du Capitole autrefois consacrée,  
 Dont le cristal limpide, en son cours incertain,  
 D'Aoste et du Valais arrose l'intervalle ;  
 Tertre mystérieux où la tendre vestale  
     Soupira pour le blond Belen,  
 Hivers amoncelés, éternels pâturages  
 Ceints de laves, de mers, de brouillards et d'orages,  
 Inabordables nids de l'aigle et des vautours,  
 Glaciers que le chamois, loin du chasseur avide,  
 Franchit de roc en roc dans sa course rapide,  
 Lieux chers à la valeur, aux muses, aux amours,  
     Voisins du sourcilleux Albarde,  
 Qui des Alpes encor domine les frimats,  
     Où le luth effréné du Barde  
 Préluda tant de fois à l'hymne des combats.  
 Venez, entourez-moi de vos horreurs sublimes,  
 De ces monts entassés sur vos profonds abîmes ;  
 Ma lyre méditant le destin des états,  
 Fait retentir au loin l'hymne de la clémence,  
     Calme l'implacable vengeance  
 Et retient dans leur vol les flèches du trépas.  
     Sur ce tableau de la nature,  
 Quel guerrier, quel poète, arrêtant ses regards,



Ne voudrait reposer sa lyre et son armure ,  
 Et ne préférerait au tumulte de Mars ,  
 La paix de ces vallons, leur champêtre parure ,  
 Ce foyer des hivers , dont les rayons glacés  
 Réunissent les monts dans leurs nœuds enlacés ;  
 Ce mélange éclatant de neige et de verdure ,  
 Ce contraste de fleurs, de moissons, de frimats,  
 Rassemblant sous nos yeux les saisons, les climats,  
 Qui, sauvage et sublime, à la riche culture

Oppose la stérilité;

Ce Valais dans la glace offrant l'agriculture,  
 Tel qu'un brillant tissu par le Rhône argenté;  
 De ce beau lac Léman l'inégale ceinture,  
 Ce riche amphithéâtre et ce mouvant tableau  
 De vignobles, de prés, de villes, de villages,  
 Baignés d'un frais cristal pur comme ses rivages;  
 L'asile où de Voltaire, honorant le tombeau,  
 J'offris les vains regrets des muses d'Italie;  
 Ce Ferney, ce Clarens, ce fortuné séjour  
 Où tu brûlas, Rousseau, de génie et d'amour;  
 Ces rochers qu'amollit le nom de ta Julie,  
 Qu'habitent la tendresse et la mélancolie.

Ah! loin de consacrer la fureur des combats,  
 Lorsqu'alentour de nous roule à grand bruit la guerre,  
 Qu'il est doux de rêver sur tes sublimes pas ,  
 De ravir, comme aux cœurs, des secrets à la terre,  
 D'observer ces granits, ces mines, ces cristaux;  
 Ce peuple bienfaiteur d'inconnus végétaux,

Dont la tige mystérieuse

Enveloppe les rocs de souples filaments :

Telle que la peau membraneuse

Qui



Qui du colosse humain couvre les ossemens :  
 Du superbe Jura famille héréditaire,  
 Où brille l'aromat qui de sa feuille amère,  
 Avec un doux parfum verse la guérison ;  
 Qui sauva tant de fois , par sa vertu fertile ,  
     Les fils de Mars et d'Apollon ,  
 Et du Pline de Berne obtint le nom d'Achille.

    Mais tandis qu'attachant ses yeux  
     Sur ces inspirantes images ,  
 L'ami de la nature admire ses ouvrages ,  
     Et lit dans les secrets des cieux ;  
     Tout-à-coup l'airain belliqueux  
 Vient alarmer son cœur d'un sinistre présage ,  
 Et Némésis guidant nos bataillons nombreux  
 A de nouveaux périls entraîne leur courage :  
 Déjà tous nos guerriers , dans leur rapide élan ,  
 De la Drance étonnée ont atteint le rivage ;  
 Au sommet du mont Joux , des glaciers du Velan ,  
     Ils s'ouvrent un nouveau passage ,  
 Dominent ces vallons , humide paysage ,  
 Que des forêts de pins couvrent de leur ombrage ,  
 Et le riant Amón et l'heureux Oberlan ,  
 Et ce triste Donnas traversé par Carthage.

Là , leur chef , des lauriers qu'Annibal a cueillis ,  
     Entretient leur ardeur guerrière ,  
     Pare leurs fronts enorgueillis  
 Des palmes de Mantoue et des palmes du Caire ;  
 Des triomphes du Rhin , du Nil et de l'Adda ,  
     Il leur rappelle la mémoire ,



Et montre à leurs regards ces champs de la victoire,  
Cette belle Italie, où conduit par la gloire,

Deux ans son bonheur les guida.

Enflammés par sa voix, les héros de la Seine

Font voltiger leurs étendarts,

Et du haut de ces rocs, ainsi que leur domaine

Dévorant la terre des arts,

Dans leur démarche souveraine,

Sur l'antique Ausonie ils fixent leurs regards.

Vers le côté du mont dont la fertile pente

Ouvre aux pasteurs d'Aoste une route odorante,

Que de brillans essaims des plus riches couleurs,

Parent dans leur course bruyante,

Pareils à des bouquets de fleurs,

Par une rapide descente,

Des Germains glissent les vainqueurs.

Et tels qu'un tourbillon, ondoyante colonne,

Embrassant du Jura les replis tortueux,

Ils pressent à-la-fois leurs rangs tumultueux,

Les armes, les tambours et les chars de Bellonne,

A l'onde qui mugit, à la foudre qui tonne

Mélangent leurs sons confus et leurs bruyans concerts.

Auguste Liberté! ton hymne au loin résonne,

Et le cri des combats s'élève dans les airs!

A ce signal rapide alarmant la nature,

Quarante mille voix font retentir le ciel,

Les échos du Jura, du terrible Grimsel

Roulant de roc en roc leur rapide murmure;

Le Neptune celtique ébranle son autel;

Chillon en tréssaillit dans son enceinte humide;



Vassu sentit d'effroi frémir sa pyramide  
 Et les pyramides de Tell.  
 La Doria, la Drance, ébranlant leurs rivages,  
 Unirent leurs flots mugissans,  
 Et du fond de ses sarcophages  
 Jule au loin exhala ces lugubres accens.

Brillante élite de la France,  
 Vous qui devez remplir la superbe espérance  
 De la ville de Romulus,  
 Idolâtres amans de la belle Italie,  
 Sous Bellovese et sous Brennus,  
 Tels qu'un fleuve indompté dont l'onde enorgueillie  
 Grossit la mer de ses tributs,  
 Du sommet de ces monts aux rivages du Tibre  
 Epanchant vos flots belliqueux,  
 Par l'ascendant d'un peuple libre  
 Vous sîtes de Mars même asservir les neveux;  
 Mais bientôt repoussés par les aigles romaines  
 De ces mêmes sommets que vous aviez franchis,  
 Vous les vîtes planer sur vos fertiles plaines,  
 Guidant les fils de Mars de leur joug affranchis,  
 Poussés vers nos climats par un instinct avide;  
 Tour-à-tour vaincus et vainqueurs,  
 Cessons enfin, cessons une lutte homicide,  
 Et sous les mêmes lois réunissons nos cœurs.  
 Ainsi que d'amitié soyons rivaux de gloire,  
 Songez aux bienfaits des romains.  
 Ah! dans ces mêmes champs semés par la victoire  
 Que d'illustres cités élevèrent nos mains!  
 Aux guerrières vertus mêlant la bienfaisance,



Vous même sur nos monts bâtîtes des remparts ;

Et fille aimable de la France

Sienna bénit vos étendarts.

Là reposant votre tonnerre ,

Par un nouveau traité raffermissez vos droits ;

Fermez dans ces remparts le temple de la guerre ;

Vers vous de son cercueil Jule élève sa voix.

Fiers d'unir à jamais la France et l'Ausonie ,

Par les nœuds du commerce et les dons du génie ,

De la haine inflexible éteignez les flambeaux ;

Par d'éclatans bienfaits vengez-vous des outrages ;

La bonté plus puissante agrandit les héros :

Songez que Némésis peut sur mes sarcophagès

Elever encor des tombeaux.

Il dit : la trompette guerrière

Eteuffe ses derniers accens ;

La vengeance l'emporte, et sur l'Autriche altière

Les bataillons français précipitent leurs rangs.

Qui peindra nos coursiers plus fougueux, plus rapides

Que les quadrupèdes alpins

Franchissant les rochers et les gouffres avides ,

Et nos bronzes roulans , qui , tels que de vieux pins ,

De leurs troncs abattus heurtant les monts arides ,

Retentissent au loin , et de feux homicides

En descendant menacent les Germains ;

Et nos colonnes ramassées

Abattant , dispersant les rangs les plus épais ,

Comme ces rochers entassées

Qui du pompeux Jura hérissent les sommets ,

Et dans leur chute formidable



Entraînant les moissons , les glaces , les forêts ;  
Par une digue insurmontable ,  
Des fleuves ennemis suspendent les progrès ?

Ah ! que les filles de mémoire ,  
Français , consacrent vos travaux !  
Par un magnanime repos  
Délassez-vous de votre gloire.  
Maringo , dans ses prés fleuris  
Désaltérant Bellonè , offre à ses favoris  
La fontaine de la victoire.  
Là , combien vos lauriers sont arrosés de pleurs !  
Là , de ma lyre gémissante ,  
Une jeunesse florissante  
Dans le sein du triomphe excite les douleurs.

Mais quelles cendres héroïques  
Sur ce mont , parmi ces tombeaux ,  
Couvrent du deuil de leurs rameaux  
Ces larynx si mélancoliques ,  
Dont les fruits , rivaux du cyprès ,  
Et par leurs feuilles odorantes ,  
Et par leurs branches larmoyantes ,  
Semblent partager nos regrets ?  
Sur ce marbre entouré de glaces  
Dont l'azur pâissant cède à l'azur des cieux ,  
Quels guerriers dans leur fleur reçoivent nos adieux ,  
Et par leur sort , leur valeur et leurs grâces ,  
Rappellent Télémaque à nos cœurs douloureux ?

O vous , qui marchez sur les traces  
De ces modernes Décuis ,



Qui, poursuivant la renommée  
 Dans les déserts de Ptolémée,  
 Vainquirent dans les champs où succomba Varus,  
 Par les vœux d'une grande armée  
 Que secondèrent leurs vertus,  
 Vous calmez leur ombre alarmée....  
 Ah! lorsqu'au sein de nos remparts,  
 Dans nos tumultueux orages,  
 En vain tonne la voix des sages;  
 C'est vous, généreux fils de Mars,  
 C'est vous qu'on, sortant des batailles,  
 Venez fonder la liberté  
 Sur le devoir des funérailles  
 Et les droits de l'humanité.  
 Que ce marbre à jamais célèbre,  
 Consacré par l'hymne funèbre,

Offre un sublime exemple à la postérité,  
 Et du haut de ce mont, témoin de la victoire,  
 Annonce à l'univers les destins de la gloire!

Mais déjà rassemblant nos bataillons épars,  
 Leur chef, de Maringo, de sa plaine fleurie,  
 Courent braver au loin les belliqueux hasards.  
 Aux vainqueurs du Piémont et de la Ligurie,  
 Déjà de l'antique Etrurie

Bellone a livré les remparts;  
 Et de leurs plis couvrant une ville chérie,  
 Sur le haut Apennin flottent nos étendards.  
 O spectacle bien doux à mon ame attendrie!  
 O Sienné, asile heureux des grâces et des arts,  
 Les français dans tes murs retrouvent leur patrie,  
 Et calment les foudres de Mars!



Là, l'hospitalité de sa main complaisante  
Apprêtant leur repas frugal,  
Verse le Montalcin dans leur coupe riante,  
Que, de sa fraîcheur bienfaisante,  
Tempère de Branda le limpide cristal;  
Là, par leurs tendres jeux, par leurs danses naïves,  
L'amour et l'amitié retiennent les vainqueurs,  
Et sur ces odorantes rives  
Parent leurs fronts de myrthe et de chène et de fleurs.

O de mes heures fortunées  
Délicieux séjour rends-moi le souvenir!  
D'un bonheur qui n'est plus embellis l'avenir!  
Et de mes plus douces journées  
Charme mon studieux loisir!  
Qui, dans tes champs féconds je crois errer encore,  
Aux bords de cet Arbia, sur ce haut Apennin,  
Dans ces beaux prés chéris de Pomone et de Flore,  
Sous l'azur de ton ciel serein,  
Que je retrace mon aurore,  
Et lorsqu'un sévère destin  
Viendra m'appesantir sous le fardeau de l'âge,  
Puisse cette riante image  
Me rajeunir dans mon déclin.

---



## É G Y P T I E N N E.

SALUT ! sœur de Délos , fille de Syracuse ,  
 De la chaste Diane asile harmonieux ;  
 Salut ! belle Ortigie , où l'amant d'Aréthuse  
 Roule encor le tribut de ses flots amoureux :  
 C'est de toi que partaient ces hymnes de victoire ,  
 Qui des enfans de Pise aiguillons généreux ,  
 Portaient d'illustres noms au temple de mémoire ,  
 Et versaient dans l'Olympe un parfum pour les Dieux.

Hérinière de tes ayeux ,  
 La France dans son sein a recueilli ta gloire ,  
 Et sur les bords du Nil a ramené tes jeux :  
 Qui , fiers de t'imiter , les chantes de la Seine ,  
 Dans l'Egypte étonnée étalent tes lauriers ;  
 Ils lui rendent ton cirque , et la lyre thébaine  
 Ranime tes héros , tes chars et tes coursiers.

Mais plein des pompes de la Grèce  
 Quel songe égare mes désirs !  
 Et quelle aimable enchanteresse  
 M'enivre d'innocens plaisirs !  
 Est-ce l'amitié consolante  
 Qui vient dans mon ame brûlante  
 Epancher d'heureux souvenirs ?

Viens , viens Divinité chérie  
 Dont j'idolâtre les accens ,  
 Si les héros de ma patrie ,



Et si ses coursiers bondissans ,  
De la plus douce rêverie  
Ont déjà captivé mes sens.  
Du nœud qui la retient délivre ma cithare ,  
Cet ivoire mélodieux ,  
Qui de Therpandre et de Pindare  
Essaya d'imiter le mode ambitieux ,  
Seule muse que je réclame ,  
Amitié , prête-moi ton charme bienfaiteur ,  
Et répands sur mes vers cette éloquente flamme  
Dont ton culte embrasa mon cœur.

Déjà sur les roses du Caire ,  
L'aurore avait versé le trésor de ses pleurs ,  
Quand de sa voix d'airain la trompette guerrière  
Des beys dans Elbéquier appela les vainqueurs.  
Elbéquier dont la renommée  
Se plaît à publier les jeux interrompus ,  
Dans son cirque embelli des drapeaux des vaincus ,  
Accueille l'invincible armée ,  
Qui descend du Mekkas saluant le matin  
Des jets étincelans d'une pluie enflammée  
Qui se mêle au fracas de cent foudres d'airain.

Près du palais d'Eddim, triste jouet des âges ,  
Elle aime à contempler ce marbre inspirateur  
Qui, du Nil chaque jour mesurant la hauteur ,  
De neuf siècles entiers a vaincu les outrages ;  
Mais du fleuve sur-tout, de sa digue affranchi ,  
Elle observe à loisir la course irrégulière ,  
Avec tous les trésors de l'Arabie entière



Dans la plaine roulant son onde nourricière ;  
 Et tout ce peuple au loin dominant les remparts,  
 Du haut du Mokatan , de cette roche altière  
 Que d'un eroissant immense environne le Caire ;  
 Qui fier de partager nos jeux et nos hasards ,  
 Mêlait ses chants de joie aux sons de la cimbale ,  
 Et suivant du vainqueur la marche triomphale ,  
 Fixait sur Elbéquier ses avides regards.

Là, cent colonnes éclatantes  
 De la triple couleur de l'étendard français ,  
 Elevant jusqu'aux cieux leurs têtes triomphantes ,  
     S'embellissent de nos succès ;  
 Au milieu de ce cirque , un obélisque immense  
     Brille entouré de sept autels  
 Où sont gravés les noms de ces morts Immortels ,  
 Qui des tyrans du Caire ont puni l'insolence.  
 Là , mêlés à l'Arabe , au Cophte , au Musulman ,  
     Les fils belliqueux de la France ,  
     Pour gage de leur alliance ,  
 A la table des droits unissent l'Alcoran ;  
 Et par des chants nouveaux célébrant leur conquête ,  
 Ils secondent leur chef qui s'avance à leur tête  
     Environné par le *Divan*.

Au-sein de cette armée , honneur de l'Ausonie ,  
 Comme un riche ornement offert à nos regards ,  
 On voyait resplendir la famille des arts ,  
 Qui , des bords de la Seine illustre colonie ,  
     Aux armes terribles de Mars  
     Venait associer les armes du génie.



Tel au sein des combats ce bouclier divin,  
 Pour l'enfant de Thétis animé par Vulcain,  
 Sur son disque éclatant présentait à la Grèce  
 De Flore et de Cérès l'ondoyante richesse,  
 Et les dons de Pallas et les fruits de Sylvain.

Dans cette élite fortunée,  
 Bellone offre à ma vue un de ses favoris,  
 Qui, dans ses plus beaux ans, de l'épouse d'Enée  
 Parcourut avec moi les rivages chéris.  
 Que sa valeur, depuis, laissa dans Rome libre  
 De monumens pour les héros!  
 Maintenant des rives du Tibre  
 Il vole aux bords du Nil sous les mêmes drapeaux;  
 Atteint d'une large blessure,  
 Il reprend sa fidelle armure,  
 Et court à des périls nouveaux.

Près de lui j'aperçois un enfant du Parnasse,  
 Elève du Virgile et du Zeuxis français;  
 Formé par les leçons et d'Homère et du Tasse,  
 Il cherche dans la guerre un troisième succès.

Oh! combien son ame jalouse  
 S'enflamme à l'aspect des guerriers!  
 Il fuit, pour moissonner de dangereux lauriers,  
 Une jeune et sensible épouse;  
 A peine un tendre hymen lui soumit ses appas,  
 Agité du double délire  
 Et des amours et des combats,  
 L'acier dans une main et dans l'autre la lyre.



Dans les champs de l'Asie il va porter l'effroi;  
 Et roulant dans son cœur un projet magnanime,  
 Plein du chantre de Godefroi,  
 D'un avide regard il dévore Solime.

O noms chers au Parnasse, à Bellone, aux amours,  
 Télémaque, Alamon, soyez unis toujours!  
 Aux combats, dans les jeux, que votre ardeur rivale  
 Offre un illustre exemple au lointain avenir,  
 Et de Nisus et d'Euriale,  
 Retracer l'heureux souvenir!  
 Mais déjà l'airain de la gloire  
 A rassemblé tous nos héros:  
 Déjà dans Elbéquier la main de la victoire,  
 Des tyrans de l'Egypte entasse les drapeaux,  
 Et confiant sa foudre aux filles de mémoire,  
 Elle vient du génie admirer les travaux.

Ainsi qu'aux rives de l'Alphée  
 Dans ce Stade immortel où des peintres rivaux  
 Olympie étalait les chefs-d'œuvres nouveaux,  
 De la Grèce éclatant trophée;  
 Tel au sein d'Elbéquier tous les arts réunis  
 Portent le tribut de leur veilles,  
 Et son vaste contour de nos féconds Zeuxis  
 Offre les récentes merveilles.

Là, le pinceau fixant nos rapides succès,  
 De Mourad, d'Ibrahim peint la chute soudaine,  
 Le Nil s'embellissant des lauriers de la Seine,  
 Et de ses vieux palmiers couronnant les Français.



Que de faits éclatans retracés à la vue !  
Que l'Arabe admira dans ses brillans essais  
D'un art nouveau pour lui l'éloquence imprévue !  
Dans son illusion affrontant les hasards ,  
Il croit recommencer ces jeux sanglans de Mars ,  
Où sa valeur seconda nos Alcides :

Des ruïnes de Caïffa

Il repait ses regards avides ;  
Du siège d'Atre il vole au siège de Jaffa ;  
Du camp du mont Thabor au camp des Pyramides ,  
Et des tours de Rosette aux portes de Gaza.

Mais le tableau sur-tout qui ravit les suffrages ,

Ce fut le tien , généreux Alamon :

Là , ton pinceau vainqueur traça pour tous les âges

Les revers d'une autre Iliion ;

Là , parmi les guerriers tu peignis Télémaque ,

D'Alexandrie en deuil protégeant les remparts ,

De la beauté captive adoucissant la chaîne ,

Et déroband à la flamme inhumaine

Du génie outragé les chefs-d'œuvres épars.

Le vainqueur de Mourad vers Alamon s'avance ;

D'un glaive étincelant il arme son côté ,

Et posant sur son front le laurier mérité ,

Il couronne à-la-fois son art et sa vaillance.

Aussitôt découvrant aux yeux

Un turban étoilé de rubis précieux ,

Dépouille de Mourad , superbe récompense ,

Pour le prix de la course il l'offre à ses guerriers ,



Qui déjà dans la lice avec impatience  
Pressent du Nil vaincu les agiles coursiers.

Toi seul, sensible Télémaque,  
Gardas le compagnon de tes premiers travaux ;  
Aux bords féconds du Rhône, aux rives de la Seine,  
Tu lui dus chaque jour des triomphes nouveaux.  
Né sous le même ciel, plus fougueux dans sa course  
Que le fleuve indompté dont la rapide source  
De ta chère Valence embellit les remparts,  
Depuis un lustré entier de bonheur et de gloire,  
De l'Italie au Caire il suit tes étendards ;  
Et sans cesse avec lui partageant les hasards,  
Tu veux dans Elbéquier lui devoir la victoire.

Ce jour, encouragé par des rivaux fameux,  
Impatient du frein il dévore l'espace,  
Et redoublant d'orgueil, de vitesse et de grâce,  
Dans son essor audacieux,  
Au signal qu'a donné la trompette guerrière,  
Il franchit le premier l'impertune barrière,  
Et livre au rapide aquilon  
Et les flots ondoians de sa vaste crinière,  
Et ces flancs généreux qu'en sa noble carrière  
N'effleura jamais l'aiguillon.

Alamon, après lui, dans le cirque s'élance  
Sur le fameux coursier du téméraire Hussan,  
Animal indompté qui du fier ottoman  
Dans ces jeux tant de fois seconda l'espérance,



Et que, pour prix de sa vaillance,  
En fuyant lui laissa l'infortuné tyran.

Gouvernant sa fougue incertaine,  
Déjà dans son rapide élan  
Alamon atteint Télamène.

France, aux rives du Nil, ainsi que tes guerriers,  
Verras-tu en ce jour triompher tes coursiers !  
Quel spectacle à tes yeux étale la vitesse  
De ces orgueilleux concurrens !

Leurs bonds impétueux, leur nerveuse souplesse,  
L'éclair que font jaillir leurs pieds étincelans,  
L'écume qui blanchit leur fumante narine,  
Et leurs muscles gonflés, et leurs regards brûlans,  
Et ces longs crins épars couvrant la double épine  
Qui s'agite autour de leurs flancs.

Tel que l'ardent Cyllare aux plaines d'Amyclée  
Dompté par les mains de Castor,  
Ou tel que son rival qui de sa course ailée  
Asservit à Pollux l'impétueux essor,  
Parmi des cris de joie et des flots de poussière,  
Sous ces guerriers amis, pareils à deux jumeaux,  
Et du Rhône et du Nil les agiles chevaux  
Effleurent d'Elbéquier la glissante carrière,  
Et partageant les vœux par des succès égaux,  
On les voit, tour-à-tour, dans leur lutte enflammée,  
S'atteindre, s'éviter, et dans leur cœur altier  
Idolâtre de renommée,  
Avec l'espoir d'un beau laurier,  
Porter l'âme d'un peuple et le sort d'une armée.



Déjà dans sa bouillante ardeur,  
 Alamon à la force unissant l'artifice,  
 Touchait au terme de la lice  
 Où le prix de la course attendait le vainqueur;  
 Tout-à-coup l'heureux Télamène  
 Rassemble ses efforts dans un dernier élan,  
 Atteint le but, le passe, et franchissant l'arène,  
 De Mourad dans sa main agite le turban,  
 Soudain à son ami lui-même le présente;  
 Et pour récompenser son pinceau généreux,  
 Sur le front du vaincu sa main reconnaissante  
 Place la dépouille éclatante  
 Du mamelouck ambitieux.

Alamon à ce gage applaudit d'un sourire:  
 Là gloire et l'amitié se disputent son cœur;  
 Il veut les mériter; et demandant sa lyre  
 Dans son poétique délire,  
 Il chante l'hymne du vainqueur.

Il chante, et les Almé, jeunes enchanteresses,  
 Ces muses de l'Egypte, ornement de ces jeux,  
 Accourent en dansant, et de leurs longs cheveux  
 Aux folâtres Zéphirs abandonnant les tresses,  
 Mêlent à ses accords leur cistre harmonieux.  
 De leur front parfumé la brillante parure,  
 Le voile transparent qui trahit leurs appas,  
 Leurs vêtemens de soie et la riche ceinture  
 Qui presse mollement leurs contours délicats,  
 Prêtent un nouveau charme aux dons de la nature.  
 Mais que ne peut sur-tout la grâce de leurs pas,  
 Dont l'airain ralentit ou hâte la mesure,

Leurs



Leurs gestes animés, leurs regards séducteurs,  
 Et leur voluptueux sourire,  
 Et de leur douce voix le redoutable empire,  
 Et ces moals si touchans dont les tendres langueurs  
 Troublent même Alamon d'un inconnu délire,  
 Et rivaux de ses chants lui disputent les cœurs?

Loin de nous la fêerie et ses brillans prestiges !  
 De leur voix et de leur beauté  
 Quel art égala les prodiges ?  
 Et quelle ame insensible a jamais résisté  
 Au son mélodieux de leurs notes plaintives,  
 Auprès de ce canal, sur ces brûlantes rives  
 Où tout parle de volupté,  
 Où les plus clairs ruisseaux roulent leurs eaux dormantes,  
 Parmi des touffes odorantes  
 De basilic et de rosier,  
 Et dans leurs routes tournoyantes  
 Aiment à rafraîchir les voûtes verdoyantes  
 Du sycomore et du palmier;  
 Où sans ordre et sans choix, jetés par la nature,  
 L'oranger et le citronier  
 Mêlent l'or parfumé de leur verte parure ;  
 Où tel que la beauté qui s'endort mollement  
 Sur les bords d'une onde paisible,  
 Le superbe dattier, de sa tête flexible  
 Incline le riche ornement,  
 S'unit au grenadier sensible  
 Dans un aimable enlacement,  
 Et parmi les parfums qu'exhale ce rivage,  
 Versant au fond des cœurs le plus doux sentiment,



Semble inviter l'heureux amant  
A sommeiller sous son ombrage ?

O combien de jeunes héros,  
Amollis par leurs voix et vaincus par leurs charmes,  
Interrompent, ce jour, leurs belliqueux travaux,  
Et de leurs mains laissant tomber leurs armes,  
De l'altière Bellone abjurent les drapeaux !

Tels que l'amant de Cléopâtre,  
Qui préfère sa chaîne à Rome, à l'univers,  
Tous ces enfans de Mars, dans leur cœur idolâtre,  
Sacrifiant leur gloire à la beauté folâtre,

De l'Amour imploreraient des fers,  
Tout à coup Alamon par sa lyre éloquente  
Ranime leur courage et leur vertu mourante,  
Et maîtrisant les cœurs par des sons souverains,  
Aux conquérans de l'Italie

Il offre dans ses chants des souvenirs romains,  
Et sur les grandeurs de l'Asie  
Sa muse de la Seine élève les destins.

Enflammés par sa voix, les héros de la France  
Préludent dans leurs jeux à l'assaut de Bysance,  
Et pensent du croissant affranchir ses remparts :  
Mais avant de tenter cette illustre conquête,  
Ils veulent dans Alep porter leurs étendarts ;  
Ils en tracent le siège, et mêlent à leur fête

Les apprêts imposans de Mars.

Ici des monts voisins une flotte nouvelle  
Descend, et d'Aboukir réparant les revers,  
Reçoit une élite fidelle,



Qui du Nil étonné s'élance au sein des mers,  
 C'est toi qui les conduits vigilant Télamène,  
 Tel que le brave Cook, bienfaiteur des humains,  
 Puisse-tu, surmontant la fortune inhumaine,  
 Par d'utiles succès embellir tes destins!  
 Et plus heureux encor, sur de lointains rivages,  
 En leur portant les arts, la paix et le bonheur,  
 Et des monstres et des sauvages  
 Puisse-tu tromper la fureur!

Là, des chars inconnus le rapide miracle  
 Transporte tout à coup un essaim belliqueux:  
 Alamon est leur chef, et des vents orageux  
 Affrontant l'homicide obstacle,  
 Tel qu'Orphée il s'élève à la voûte des cieux,  
 L'Egyptien frappé du magique spectacle,  
 En bénissant Alla le suit long-tems des yeux,  
 Et comme l'Indien dans sa juste surprise  
 Fixant de ses murs désolés  
 Les vaisseaux de Gama couvrant la mer soumise,  
 Pareils à des châteaux ailés,  
 Dans les airs, du char d'Uranie  
 Il suit le vol audacieux,  
 Et des Français admirant le génie,  
 Au favori de Polymnie  
 Adresse de loin ses adieux.

Mais déjà loin des murs du Caire,  
 Le chef de nos guerriers précipitant ses pas,  
 Dans les champs syriens a porté les combats.  
 Atteints du haut des cieux, sur les flots, sur la terre,



Les Musulmans par tout rencontrent le trépas.  
C'est vainement Alép que ton pacha superbe  
De ses soldats épars ranime la valeur;  
Sous la foudre et le glaive ils tombent comme l'herbe  
Qu'entasse dans nos prés la faux du moissonneur.

Intrépides guerriers, assez dans les batailles  
Vous avez conquis de succès !  
Pour les justifier veillez sur ces murailles  
Où l'un des miens versa quarante ans de bienfaits.  
Au nom de ce vieillard, qui cher à l'Arabie,  
Par des soins paternels éternisa sa vie,  
Parez-vous dans Alép des vertus de la paix.

Fixé sur les bords de la Seine,  
Je ne puis avec vous voler dans les combats:  
Mais par ses chants vainqueurs la lyre souveraine  
Peut dérober vos faits à l'oubli du trépas.  
Accueillez tous ma poétique offrande :  
Pour votre heureux retour je forme encor des vœux,  
Et répétant vos noms je tresse la guirlande  
Qui doit un jour parer vos fronts victorieux.

---



## GERMANIQUE.

ARBAE, symbole de nos droits,  
 Salut à tes rameaux augustes.  
 En jurant de vaincre les Rois,  
 Nous jurons aussi d'être justes.  
 Puisse-tu devenir un jour  
 Le plus doux prix de nos conquêtes,  
 De ta feuille, à notre retour,  
 Que l'amitié pare nos têtes.

Bientôt de ses jeunes héros  
 Paris célébrera la gloire,  
 Et ton front chargé de drapeaux  
 Se courbera sous la victoire.  
 D'Argos ainsi les demi-Dieux,  
 T'attachaient leurs brillans trophées,  
 Et sous tes rameaux belliqueux  
 Résonnait le luth des Orphées.

En consacrant un chêne altier,  
 Ainsi des accords de ma lyre,  
 J'enflammais un peuple guerrier  
 Dans un religieux délire.  
 Sous son ombre, à mes sons joyeux,  
 Dansait une élite chérie,  
 Et par ses chants et par ses jeux,  
 Le dédiait à la patrie.

L'arbre s'incline au même instant,  
 De son écorce hospitalière



Une Vierge, à l'œil éclatant,  
 S'élance en habit de guerrière.  
 Son front orné d'un triple éclat,  
 Dans un majestueux silence,  
 Rêve le destin d'un état  
 Et respire l'indépendance.

Telle que la nymphe des bois,  
 Dans sa grâce vive, ingénue,  
 Elle sourit, et de sa voix  
 S'échappe une flamme inconnue.  
 Je reconnais la liberté,  
 Et parmi des éclairs lyriques,  
 Mon cœur avec avidité  
 Recueille ces mots prophétiques :

Partez, jeunes Français, noble essaim de guerriers ;  
 Allez dans l'univers poursuivre vos conquêtes :  
 Bellone vous appelle à ses sanglantes fêtes,  
 Et vous tresse tous ses lauriers.  
 C'est peu que sur Jemmapp vos enseignes hautaines  
 Aient étalé l'orgueil des trois couleurs ;  
 Que la Corse ravie à ses usurpateurs  
 Ait brisé ses honteuses chaînes ;  
 Que Toulon, Verdun, Valenciennes,  
 Aient de leurs murs vengés banni leurs oppresseurs.  
 De nouvelles moissons de gloire,  
 Dans de nouveaux climats vont, pour vous, res fleurir ;  
 Tant qu'il reste une palme aux mains de la victoire,  
 C'est à vous de la conquérir.

Si des Alpes déjà vous tentâtes la cime,



Rassemblant à-la-fois vos drapeaux dispersés,  
 Elevez-vous encor, par un élan sublime,  
 Sur ces monts orgueilleux l'un sur l'autre entassés  
     Et poursuivant vos destinées,  
     Allez ravir aux Apennins  
 Ces fertiles lauriers que, sur les Pyrénées,  
     Ravirent vos heureuses mains.  
 Par tout environnés de mon appui fidèle,  
 Vous volerez à de nouveaux succès ;  
 Que les peuples formés sur votre heureux modèle  
 Admirent avec vous, dans ce tableau fidèle,  
     Et mon pouvoir et mes bienfaits.

Voyez la France au loin étendant ses domaines,  
 Le léopard vaincu, le croissant éclipsé,  
 L'aigle altier des Césars dans son nid repoussé,  
 Les fiers enfans de Tell affranchis de leurs chaînes,  
 Le Batave foulant son vain stathouderat,  
 La Grèce palpitant de la gloire d'Athènes,  
 Le Tibre revoyant ses consuls, son sénat,  
 L'Egypte enfin rendue à son indépendance,  
 Et Paris, s'appuyant sur Vienne et sur Bizance,  
 De la ville de Mars ressuscitant l'éclat.

Mais avant d'achever cet imposant ouvrage,  
 Que d'immenses périls, que de fameux revers  
     Eprouveront votre courage  
 Dans les champs de Bellone et sur les vastes mers !  
     Au sein même de vos murailles,  
 Combien vos ennemis verseront de malheurs !  
     Plus sanglantes que les batailles,  
 Que vos divisions vous coûteront de pleurs !



Mais bientôt étouffant vos cruelles injures ,  
 Maîtres des nations ainsi que de vos cœurs ,  
 Vos lauriers de l'état couvriront les blessures ,  
 Et florissant toujours chez les races futures ,  
 D'un trophée immortel pareront les vainqueurs.

Quand des guerriers ravis dans la fleur de leur âge ,  
 Les phalanges de Marengo ,  
 Par un juste et funèbre hommage ,  
 Auront consacré le tombeau ,  
 Des regrets de Bellone éloquent témoignage ;  
 Du haut de ce mont souverain ,  
 Que franchit votre ardent courage ,  
 Le Danube , sur son rivage ,  
 Couvert des étendards du Rhin ,  
 Verra l'élite de la France ,  
 Au cri de gloire et de vengeance ,  
 Allier ses foudres d'airain ;  
 Et bientôt dans Suze conquise ,  
 Menaçant les murs de Turin ,  
 Voler de la Sesia soumise  
 Aux bords belliqueux du Tésin.

Vous reverrez ces lieux chers encor à la gloire ,  
 Cette célèbre Arcole où trois jours de succès ,  
 Sur la triple couleur de l'étendard français ,  
 Ainsi que dans Jemmapp ont fixé la victoire ,  
 Ce foudroyant Adda , ce fameux Rivoli ,  
 Dont la gloire effaça la gloire de Lodi ;  
 Ce large et rapide Tanare ,  
 Asservissant son onde aux vainqueurs de Dego ;  
 Cette poétique Ferrare ,



Murs sacrés , trop voisins de l'orageux Lugo.  
Du riant Mincio la ville fortunée ,

Temple d'Apollon et de Mars,  
Où Vienne , rassemblant ses bataillons épars ,  
Vous céda le berceau du grand-chantre d'Enée.  
Cet illustre Milan , émule de Paris ,  
Brillant séjour des arts , des grâces et des ris ;  
Cette Rome , foyer des vertus magnanimes ,  
Riche de souvenirs et de leçons sublimes ,  
Où de l'aigle orgueilleux guidant le noble essor ,  
Je sus accoutumer son regard intrépide  
A l'éclat de la foudre et du glaive homicide ;  
Où , parmi des débris , reverdissent encor  
Les lauriers dont ma main environna l'asile  
Des Dèce , des Caton , des Brutus , des Emile ;

Où , par vos généreuses mains ,  
Avec le Capitole antique ,  
De sa nouvelle République ,  
Je dois agrandir les destins.

Ni le sommet des monts qu'environne la glace ,  
Ni le rapide cours des fleuves , des torrens ,  
Ni le glaive irrité , ni les feux dévorans ,  
Ne pourront arrêter votre invincible audace.  
Les lauriers de Moëskirck , d'Ingolstadt et d'Engen ,

Mélés aux palmés éclatantes ,  
Que , sur les bords de l'Aigre et dans Oberhausen ,  
Raviront vos mains triomphantes ;  
Et d'Erback et de Memmingen ,  
Jusqu'au fond de la Franconie ,  
D'un chef qui sauva vos héros ,  
Accablés par la Germanie ,



Publieront les succès nouveaux ,  
 Et par de généreux travaux ,  
 Réveillant l'antique Ausonie ,  
 Sans cesse animeront dans les mains du génie  
 La lyre harmonieuse et les doctes pinceaux.

A la gloire toujours fidelles ,  
 Ainsi qu'à l'amitié , rivale des amours ,  
 Des fleuves et des citadelles  
 Vous dédaignerez le secours.  
 Sur elles-mêmes raffermies ,  
 Vos forces affrontant les forces ennemies ,  
 A travers la flamme et le fer ,  
 Des Germains qui du Liech occupent les rivages ,  
 Vous poursuivrez les rangs épars ;  
 Et dans la Souabe éperdue ,  
 Théâtre foudroyant de Mars ,  
 Dirigeant leur course imprévue ,  
 De la fertile Ausbourg vous vaincrez les remparts.

Du sommet de la tour carrée  
 Qui domine et défend ses murs industriels ,  
 Ulm verra votre chef de Vienne conjurée  
 Presser les bataillons nombreux ;  
 Traverser tout-à-coup , dans sa marche intrépide ,  
 Le Danube étonné de leur fuite rapide ;  
 Disperser de ses bords les peuples belliqueux ;  
 Devant les foudres de Bellone ,  
 De l'aigle impérial abaisser le destin ,  
 Vers l'opulente Ratisbonne  
 Pour suivre son vol incertain ;



Et tressant de la paix la rianté couronne ;  
 Calmer à son doux nom le Danube et le Rhin.

Munich , sur ses rives fleuries ,  
 Etalera soudain à vos regards vainqueurs  
 Les arcades , les galeries  
 Du palais de ses électeurs.  
 Là Mars , attachant vos trophées ,  
 Reposera ses traits vengeurs ;  
 Là , sur la lyre des Orphées ,  
 La concorde unira les cœurs :  
 Et vos bronzes tonnans , mêlés à ceux de Vienne ,  
 Présage touchant de la paix ,  
 Jusques aux rives de la Seine ,  
 Ainsi que vos exploits publieront ses bienfaits.

Mais avant que sa voix embellisse vos fêtes  
 Et mêle son triomphe au triomphe des arts ,  
 D'autres combats , d'autres conquêtes  
 Signaleront vos étendards ;  
 Aux limites de la Bavière ,  
 Sous les orages de l'hiver ,  
 Vos bataillons dans leur marche guerrière ,  
 S'étendant de Feldkirch aux rives de l'Isar ,  
 Des rochers du Tyrol franchiront la barrière ,  
 Et dant Hohenlinden blanchiront les frénats ,  
 Déployant leur enseigne altière ,  
 Tenteront le sort des combats.

Pour assurer votre déroute ,  
 Que Vienne dans ce jour n'osera point tenter ;  
 Issendans sa vallée , et Muldorf sur sa route ,



La verront se précipiter.

Là, pensant assouvir ses folles espérances ,  
L'Autriche au pied des monts voudra vous rejeter ,  
En vous enveloppant de ses ailes immenses ;  
Mais victime d'un plan égal à son orgueil ,  
Dans sa marche trop lente elle-même accablée ,  
Son aigle , à votre choc , incertaine , troublée ,  
Se débattrà sanglante aux bords de son cercueil.

Ce jour rappellera ces combats héroïques ,  
Què sous les murs de Troye , aux bords du Simois ,

Traça dans ses tableaux antiques

Le chantre harmonieux de l'enfant de Thétis.

Qu'un autre Homère se ranime ,

Et mêlant son audace à leur rapide essor ,

Là d'un nouvel Ajax et d'un nouvel Hector

Qu'il chante la lutte sublime.

Vainement des sapins dont ses bords sont couverts ,

Le vaincu dans sa fuite implorera l'ombrage ;

Parmi des cris d'effroi , de douleur et de rage ,

Comme une trombe en feu qui , sillonnant les airs ,

Au sein d'un bois se fraie un sinueux passage :

La mort , l'horrible mort , sur ce champ de carnage

Poursuivra les Germains épars ,

Et la forêt au loin semée

D'armes , de charriots et des bronzes de Mars ,

De leur vaine et superbe armée

Étalera les étendards.

Pour réparer toutes ses pertes ,

Vienne rassemblera des bataillons nouveaux ,

Et les rives de l'Inn , de leurs soldats couvertes ,



S'ennobliront par vos travaux.  
 L'Inn, dont le lit creusé par des torrens rapides,  
 Du rival de Condé fit pâlir la valeur,  
     Et qui voit sur ses bords arides,  
 De Branau, de Kustein s'enflammer la hauteur,  
     A vos phalanges intrépides ,  
 En vain opposera ses remparts mugissans,  
 Et ses ponts hérissés de bronzes homicides ,  
 Dévorant leurs débris de leurs feux renaissans,  
 Et tous ces monts, du fleuve effrayante ceinture,  
     Qui protégeant son cours impétueux,  
     Des Alpes à son embouchure  
     Etendent leurs bras tortueux.

Quelle formidable barrière,  
 Français, peut résister à votre ardeur guerrière?  
 Vos foudres éteindront les foudres des Germains,  
     Aux débouchés de l'Ammersée  
     Et du salubre Tegernsée,  
 Dont le savant Benoît a consacré les bains;  
     La fortune, à vos vœux facile,  
 Saura pour vous du fleuve applanir les chemins.  
 Tel que le Xanteen feu que dompte un autre Achile,  
 L'Inn dont le cours rapide est d'îles parsemé,  
 Et dans un seul canal à Neupern renfermé,  
 Vous offrira soudain un ancrage facile;  
     Et d'armes, de plombs et de feux,  
     Couvrant son rivage stérile,  
     Vomira sur un pont mobile  
     Vos bataillons victorieux.  
 Pour contempler votre victoire,



La terre écartera ses voiles ténébreux,  
 Et l'aube, en blanchissant les cieux,  
 Mêlera ses rayons aux rayons de la gloire.  
 Quels combats variés ! quels prodiges nouveaux  
 Signaleront de l'Inn le rapide passage !  
 L'Autriche avec effroi contemplant vos drapeaux,  
 Du fleuve, à vos efforts, cédera le riyage.  
 Que de bronzes tonnans, suspendus sur les flots !  
 Que de ponts abattus, que d'arches consumées,  
 Reconstituées soudain et soudain enflammées,  
 Retentiront du bruit des armes, des chevaux !  
 Qui pressant de leur poids les ondes alarmées,  
 Offriront aux neuf cœurs de sublimes tableaux,  
 Étonnement des deux armées.

Là j'armerai vos cœurs de courages romains ;  
 Sœur de l'égalité j'agrandirai les ames,  
 Entre les ondes et les flammes  
 Se frayant d'inconnus chemins.  
 Là deux sapeurs remplis d'une audace nouvelle,  
 Dans une fragile nacelle,  
 Pressant de leurs robustes mains  
 La rame et leur sabre fidelle,  
 D'un poste périlleux chasseront les Germains,  
 Qui, tombant sous leur fer, gages de leur vaillance,  
 D'une légitime espérance  
 Enferont vos brillans destins.

Vienne cédant dès-lors à sa juste épouvante,  
 Verra ses fils vaincus dispersés à-la-fois ;  
 Et de Goeckingen la hauteur foudroyante,  
 Et la vaste épaisseur des bois,



Ne pourront les sauver des flèches de Bellone,  
 Ni du fer qu'elle-même a forgé dans Bayoné.  
 L'onde pour les soustraire opposera son cours,  
 La nuit en leur faveur épaissira ses ombres,  
 Et les enveloppant des voiles les plus sombres,  
 Au glaive, dans Endorf, dérobera leurs jours.

    Mais comme ces Alpes sublimes,  
 Dont votre élan audacieux  
 Domina les plus hautes cimes,  
 Vous franchirez de l'Inn l'obstacle belliqueux.  
 Et dans votre course guerrière,  
 Maîtres de Rosenheim, de Braunau, de Craibourg,  
 Vous saurez surmonter la seconde barrière  
 Qui sépare Lauffen de la docté Salzbourg.

    Là, témoin d'un nouveau prodige,  
 La Salza fléchira sous vos drapeaux vainqueurs.  
 Pressés de toutes parts comme aux bords de l'Adige  
 Et du fleuve amant des neuf sœurs,  
 Les enfans de la Germanie,  
 Loin des champs du Tyrol portant leurs étendars,  
 Iront au fond de la Hongrie  
 Plonger leurs bataillons épars.  
 En vain dans leur fuite rapide  
 L'Ether les couvrira de ses brouillards épais;  
 La voix de l'Eternel, poursuivant leurs forfaits,  
 Brisera sur leurs fronts le nuage homicide,  
 Et dans leur camp détruit proclamera la paix.

Oui, comme lui, Français, calmant votre tonnerre,  
 Vengeur de l'opprimé, fléau de l'oppressour,



Vous fermerez enfin les portes de la guerre ,  
Et dans les rois punis vous plaindrez le malheur ;

Quel jour de triomphe et de gloire  
Egalera ce jour où Vienne en ses remparts ,  
Brillant des feux de la victoire ,  
Accueillera vos étendarts ;

Où votre chef, orné de palmes et d'olives ,  
Des fils de Léopold viendra presser la main ;

Où le Français et le Germain ,  
S'embrassant sur les mêmes rives ,  
Retraceront l'éclat du grand peuple romain.

Enchaînée au sort de la France ,  
Que Vienne partageant son sublime destin ,  
Sur la philosophie et sur la bienfaisance  
Établisse à jamais une auguste alliance ,  
Que la loi gravera sur l'immortel airain.

Dès ce jour l'heureuse abondance ,  
Des partis opposés calmant l'injuste aigreur ,  
Sur la Germanie et la France ,  
De sa coupe à grands flots versera le bonheur ;  
Couverts des palmes de la gloire  
Vous reviendrez, pressant ce chêne audacieux ,  
Des étendards de la victoire  
Orner son front impérieux ;  
Et sous son ombre hospitalière ,  
Vous enlaçant des plus doux nœuds ,  
De votre brillante carrière ,  
Animer vos chants et vos jeux.

Elle dit : Les fils de la Seine ,

Déployant



Déployant soudain leurs drapeaux,  
 Vont défier au loin la fortune incertaine  
 Et tenter des succès nouveaux.  
 Plein de leur noble feu , dans mon ame agitée  
 Roulant le sort des potentats ,  
 Je m'élançai tenant la lyre des combats  
 Que l'or des factions n'a jamais achetée;  
 Et de la palme de Tyrtée  
 J'allai ceindre mon front dans les champs du trépas.

Des Français idole chérie ,  
 L'impérieuse liberté  
 Me retint aussitôt au nom de la patrie;  
 Et l'œil étincelant de vertu , de beauté ,  
 Par un favorable sourire ,  
 Secondant les sons d'une lyre  
 Consacrée à la vérité ,  
 D'autres combats , dit-elle , attendent ton courage;  
 Lorsqu'aux champs de l'honneur cet essaim de héros,  
 D'un superbe étranger ira punir l'outrage,  
 Tu sauras dans ses murs affronter ses complots.

Vois la Discorde au front livide ,  
 Sur la France agiter son flambeau parricide;  
 Une triple étincelle en jaillit à-la-fois :  
 Plus dévorante encor que la flamme rapide  
 Qui consume en passant les moissons et les bois ,  
 L'Orgueil , la pâle Envie et l'Intérêt avide,  
 De Thémis étouffant la voix ,  
 Rallumeront bientôt le sombre Fanatisme ,  
 Et l'aveugle Anarchie et l'affreux Despotisme ,  
 Trois monstres ennemis de mes suprêmes lois.



Lève-toi, t'appuyant sur l'égide immortelle,  
 Du joug qui les menace affranchis mes remparts,  
 Avec tes fiers rivaux à ma cause fidelle,  
 Mieux que Bellone en feu tu vaincras les hasards;  
 C'est au fils du génie à venger ma querelle:  
 Le peuple souverain est le peuple des arts.  
 Remportant chaque jour une palme nouvelle,  
 Après avoir dompté de coupables efforts,  
 Que l'Autriche, l'Egypte et la fière Hollande,  
 D'une triple conquête enflamment tes accords,  
 Et des jeunes guerriers secondant les transports,  
 Tresse d'hymnes joyeux une riche guirlande.

Elle dit, et soudain elle échappe à mes yeux,  
 Comme la Dryade légère  
 Que renferme un chêne amoureux  
 Sous son écorce tutélaire.

Aux flexibles rameaux de ton arbre chéri,  
 Ma main, ô liberté! vint suspendre la lyre,  
 Qui de ton peuple favori

Seconda tant de fois le généreux délire.

Là relevant ton culte souverain,  
 Avec les filles de mémoire,  
 Et dans les rêves de la gloire  
 Replongeant mon cœur incertain,  
 Tel que le chanfre de Morven,  
 Dont la harpe mélodieuse

Des heureux Caledons animait le festin,  
 Dans ma pause mystérieuse,  
 De la France victorieuse  
 Je prophétisai le destin.



